

Femmes, peintures et politique du Mexique	Titulo
Poniatowska, Elena - Autor/a;	Autor(es)
Rencontre : revue haïtienne de société et de culture (No. 28-29 mar 2013)	En:
Port-au-Prince	Lugar
CRESFED, Centre de recherche et de formation économique et sociale pour le développeme	Editorial/Editor
2013	Fecha
	Colección
Arte; Política; Mujeres; Historia; Participación de la mujer; México;	Temas
Artículo	Tipo de documento
http://bibliotecavirtual.clacso.org.ar/Haiti/cresfed/20130514040635/art27.pdf	URL
Reconocimiento-No Comercial-Sin Derivadas CC BY-NC-ND http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/deed.es	Licencia

Segui buscando en la Red de Bibliotecas Virtuales de CLACSO

<http://biblioteca.clacso.edu.ar>

Consejo Latinoamericano de Ciencias Sociales (CLACSO)

Conselho Latino-americano de Ciências Sociais (CLACSO)

Latin American Council of Social Sciences (CLACSO)

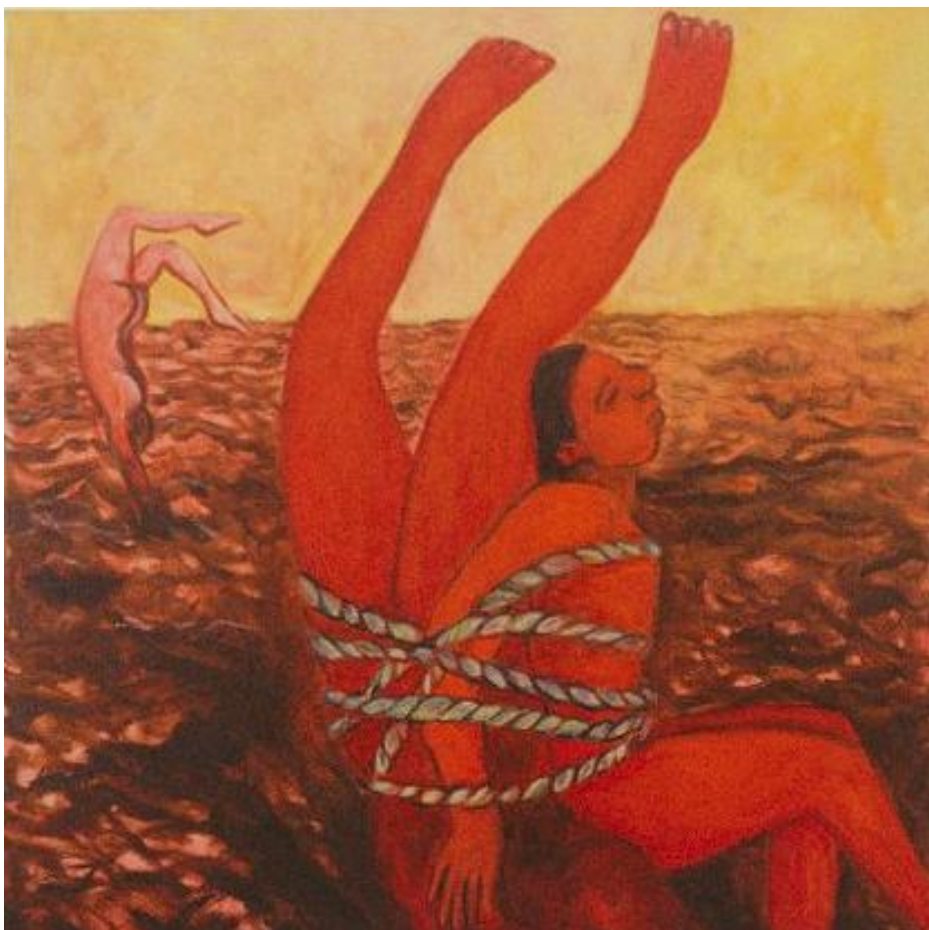
www.clacso.edu.ar



Femmes, peintures et politique du Mexique

Elena PONIATOWSKA

Sœur Juana de la Cruz est une femme exceptionnelle qui apparaît au XVII^{ème} siècle et couvre trois siècles. C'est la poétesse principale de l'Amérique latine, selon Octavio Paz. Une autre femme, Frida Kahlo, née le 6 juillet 1907, rompt aussi le schéma. Peintre renommée et épouse de Diego Rivera, petite Fisita comme l'appelait Diego, est aujourd'hui une icône à l'instar de la Virgen de Guadalupe. Bien sûr, il y a eu des héroïnes durant l'indépendance comme la Doña Josefa Ortiz de Dominguez et, durant la Révolution, Juana Gutiérrez de Mendoza, compagne d'Emiliano Zapata mais, jusqu'à récemment, les historiens avaient oublié de mentionner les femmes soldates. Sans elles, il n'y a pas de révolution mexicaine parce que les hommes auraient simplement déserté.



Marie-Hélène CAUVIN, *Sans titre*

 Aujourd'hui on les appelle
Adelitas

Les femmes de la Révolution Mexicaine étaient surnommées vivandières, cuisinières, colonelles, vieilles de casernes, galettes de capitaine, soldaderas, entremetteuses, femmes soldats, cafards, femmes tondues, poulets, scandaleuses et prostituées. Aujourd'hui on les appelle Adelitas.

*- Je te donne l'eau / j'apporte les
marmites et les casseroles pour te
faire à manger / Je t'enlève tes
poux / J'attache ton baluchon / Je
lave ta chemise / Je rassemble le
bois pour faire le feu / Je nettoie
ton fusil / J'allume ta cigarette et
s'il n'y a pas de tabac, je t'en fais
une avec un tabac très fort, ici j'ai
des feuilles de maïs / Je transporte
ton Mauser et les cartouches / Je
fais attention à ce que ta poudre à
canon ne se mouille / Je te fais un
abri sur le champ de bataille / Je
suis ton matelas / Je veille sur ton
fils dans les tranchées.*

Les femmes-soldates voyageaient sur le toit du wagon parce que les chevaux devaient être sécurisés. Le troupeau de chevaux va à l'intérieur, ordre de Pancho Villa. La perte d'une jument était irréparable, celle d'une femme, qui sait ? Unie à son homme, la femme soldate supportait la neige du nord, le verglas, la rosée de l'aube jusqu'à

ce que les premiers rayons du soleil et le vent assèchent ses vêtements. Le soleil, comme nous le savons tous, est le manteau des pauvres même lorsque l'aube tarde. Les femmes soldates servaient de soleil et d'abri comme un immense châle à une troupe hirsute qui avançait sans savoir ni comment ni pourquoi.

Elles avançaient au train de la vie, au train du combat et au train du destin. Pour elles, le train n'avait pas la même allure qui protégeaient les femmes décentes contre toutes les inclémences derrière les fenêtres des maisons avec une petite tasse de thé dans les mains et un mouchoir aux yeux. Elles avaient pour unique vocation qui te sauve la vie, deux pieds qui savent marcher. 'Déjà le détachement s'en va !' et elles arrivaient à la station avec un rejeton qui dormait par moments replié sur le panier surchargé. La majorité des soldats était des adolescents de 14 et 15 ans et les femmes aussi étaient de jeunes poussins, bien que les historiens et romanciers les aient décrites sur le modèle de **Nellie Campobello**.

Peu de femmes sont *la Pintada*, *Juana Gallo*, *Maria Pistola*, *La Adelita*, *La Valentina*, *La Cucaracha*. Dans le film *La Generala*, l'actrice Maria Félix nous a montré une virago, un cigare à la bouche et le sourcil relevé, distribuant des gifles et décidant non seulement de sa propre vie mais aussi de celle des autres. A-t-on vu apparaître quelquefois une femme soldate semblable ? Ceci n'est pas prouvé. En échange, Agustín Casasola a décrit des femmes qui, s'adonnant à une patiente tâche de fourmi, pétrissaient les omelettes avec la main, transportaient l'eau, le feu allumé, le fourneau et la pierre plate pour moudre le maïs (quelqu'un sait-il ce que coûte de transporter

une pierre plate durant des kilomètres de campagne ?) Elles apportent à leur compagnon le récipient pour la purée de maïs ou le café avec le « *ne te préoccupe pas, je le fais* » et à la fin de la journée se signaient de ces petites croix qui se posent comme des insectes sur le front, la bouche et la poitrine et sont des amulettes contre la disgrâce et la mort.

De même, Salvador Toscano, dans des milliers de mètres de film, a fait apparaître devant nos yeux des femmes aux mains brunes détenant la sacoche pour les commissions ou s'appêtant à livrer le Mauser et les cartouches à son homme. Avec ses jupons de percale et ses chapeaux de paille, ses châles et l'interrogation de ses yeux de rapadou, elles ne ressemblent pas à ces fauves mal élevées et vulgaires que certains auteurs de la Révolution mexicaine ont peints. Au contraire, elles se tiennent à l'écart et quand elles se mettent en avant, c'est parce qu'elles deviennent des hommes comme Petra Herrera où ne pas avoir de femme c'est être la moitié d'un soldat, la moitié d'une orange, la moitié d'un cavalier.

Sans les femmes soldates, les hommes conduits au recrutement auraient déserté. Durant la guerre civile d'Espagne, en 1936, les miliciens ne comprenaient pas pour quelle raison ils devaient rester dans les casernes ou dans les tranchées et, à la nuit, s'en allaient tranquilles dans leur lit. Au Mexique, en 1910, sans les femmes, ils auraient fait de même. Sans elles, les soldats n'auraient ni mangé, ni dormi, ni combattu. Le Mexicain tenait à sa compagne qui était son manteau pour le réchauffer. Si les soldats n'apportaient pas une maison avec eux, cela aurait signifié la fin des armées.

Nellie Campobello, grande écrivaine, a lancé une bombe avec son livre *Cartucho* en 1931 et dans ses pages a étalé toute la tragédie de la Révolution mexicaine. Tout au long de petits chapitres, Nellie nous a donné une image cruelle et désincarnée de la révolte vue à travers les yeux d'une petite fille née avant le péché originel. Un mort ou un fusillé à chaque page. De sa fenêtre, voir tomber les hommes et les cadavres sont les jouets que désire la petite fille. Elle fut surprise, quand se fut le tour de son favori, parce qu'elle avait joué durant cinq jours.

Après plusieurs années, en 1967, Jesusa Palancares confirme que faire la guerre pour apporter la paix est un grand mensonge. Jesusa a compté les corps allongés au milieu du champ de bataille, les yeux ouverts et les tripes en l'air et a affirmé que les corporations sont formées « de gens mesquins en abondance ». Selon elle, « les généraux mettaient la main sur les premiers qu'ils rencontraient et les menaient au combat, sans quoi, ils les tueraient parce que tandis qu'on leur montrait comment charger leur fusil, on les envoyait déjà à la mort. Les petits enfants, comme ils ne comprenaient pas, se sont avancés et ont été abattus. Empoignés comme des pourceaux qu'on amène à l'abattoir. Une fois, nous avons reçu une corporation qui venait nous renforcer avec des balles encore chaudes. Je crois que ce fut une guerre mal comprise parce que ceux qui s'entretuèrent, pères contre fils, frères contre frères ; partisans de Carranza, de Villa, zapatistes, n'étaient que de simples naïfs, parce qu'ils vivaient la même misère et qu'ils mouraient de faim. »

Au Mexique, *los de abajo* comme dans la nouvelle de Maximo Azuela, sont les pauvres. Avant les *braceros*. Ceux qui ont traversé le Rio

Bravo à la recherche d'un meilleur sort étaient uniquement des hommes. Actuellement, les femmes aussi meurent au milieu de la rivière ou de soif en traversant le désert entre le Mexique et les États-Unis.

Les femmes, à Chiapas sont une petite herbe qui croît, une goutte d'eau qui surgit, une nouvelle façon d'être dans les vieux modèles

Le Mexique a actuellement 112,4 millions 322 mille 757 habitants. Selon le recensement de la population en 2010, 55 millions sont des hommes et 57,5 millions sont des femmes. Il y a 2,6 millions de femmes plus que d'hommes. En 2010, il y a 95 hommes pour chaque 100 femmes.

La pauvreté s'est féminisée et a un visage de femme, les politiques courantes nées en Amérique latine aussi. L'insurrection indigène a fait apparaître les femmes commandantes au Chiapas, les institutrices, les infirmières, les femmes de ménage, les mères de famille, celles qui fréquentent les marchés pour vendre et acheter, celles, assises avec un enfant dans les bras, qui prient assises sur le parvis de la cathédrale, celles qui tendent la main se conformant aux communautés ecclésiastiques de base que le Pape redoute à Rome à cause de leur proximité avec la théologie de la libération. Les femmes, à Chiapas et dans d'autres provinces, formant un mouvement fragile, qui vient de naître, sont une petite herbe qui croît, une goutte d'eau qui surgit, une nouvelle façon d'être dans les vieux modèles.

L'armée zapatiste de libération nationale qui a commencé à Chiapas en 1984 non seulement a mis les indigènes oubliés mais aussi la

condition des femmes, sur le tapis de la discussion. Le phénomène culturel le plus important de l'EZLN à Chiapas est le nouveau traitement de la femme indigène. Pour ces femmes, tant jeunes que vieilles de 35 ans (parce qu'à 35 ans elles sont déjà vieilles), devenir zapatistes a été la meilleure option de vie. Avant, elles étaient domestiques ou brodeuses ou tricoteuses et ne recevaient même pas la moitié de ce que valait leur travail. Marcos a dit : *« Nous protégeons beaucoup nos femmes parce que comme elles sont mal nourries, nous n'aimons pas qu'elles perdent trop de sang quand elles ont leurs menstrues. Ici, dans l'armée zapatiste, le viol est puni de mort. Le violeur est fusillé. Jusqu'à présent, nous n'avons eu à déplorer aucune fusillade. »*

Autrefois, les femmes étaient échangées contre une bonbonne de pox et cette coutume existe encore dans certaines communautés. Actuellement, celles qui se trouvent en contact avec le zapatisme choisissent leur homme, le regardent et disent : *« Tu es celui que j'aime. »* Elles peuvent exercer un contrôle sur leur corps et utiliser diverses méthodes contraceptives. Dans leurs pétitions, elles ont dit qu'elles aiment avoir des fils et qu'elles soient capables de maintenir et de conduire une automobile à l'égal des hommes.

À Amatlan, Veracruz, passe un train appelé *La Bestia*. Assis sur le toit des wagons et parfois debout entre deux wagons, les migrants qui aspirent arriver aux États-Unis voyagent dans des conditions infernales. Un groupe de femmes dénommé *Las Patronas*, ayant très vite pris conscience de la souffrance des migrants, distribuent à leur passage des petits sacs en plastique avec haricots et riz et des bouteilles d'eau. Le nom de *Las Patronas*

provient du village que traverse le train *La Patrona*. Certains machinistes klaxonnaient à l'avance pour que les patronnes soient prêtes de façon que les migrants puissent attraper le sac tendu par une main de femme. Cet acte peint entièrement les femmes de mon pays, originaires de la côte de Veracruz qui, en plus de danser el danzon comme des reines, sont généreuses comme seulement peut l'être une mère.

Plus de 16 000 mères célibataires dans le district fédéral abandonnées par un homme qui n'a jamais réapparu, la plupart employées de maisons, sont sujettes à la bonté du patron. Le chiffre est énorme à côté des autres pays qu'est celui des mères célibataires, toutes de maigres ressources et sachant à peine lire et écrire, non acceptées de personne.

Dans le District fédéral, les mères célibataires reçoivent 668 pesos par mois par l'entremise d'une banque. L'immense manque d'auto-estime des employées domestiques les soumettent au désir de l'homme.

Dans le District fédéral, l'avortement peut être effectué jusqu'à 12 semaines de grossesse avec le consentement de la femme et, dans le reste du pays, quand c'est le produit d'un viol. Dans 31 États, l'avortement est légal quand la vie de la femme est en danger. Le lendemain de l'autorisation de l'avortement, en avril 2007 et durant des cinq dernières années, 90 000 femmes ont interrompu leur grossesse, ce qui n'est pas un très grand chiffre pour une cité de plus de 20 millions d'habitants comme la nôtre.

Impossible de ne pas mentionner le féminicide dans notre pays, surtout après les mortes de Juarez qui ont scandalisé le monde et déshonoré



Luce TURNIER, *Maternité*

le gouvernement mexicain. Politiquement, le gouvernement a ignoré une réalité qui a indigné le monde entier. De 2007 à décembre 2008, il y eut 1.221 féminicides dans 12 États ; de janvier 2009 à juin 2010, 1 728 dans 13 entités. L'assassinat des victimes de Juarez a été ignoré par le gouvernement et, en janvier 2011, l'association des mères de famille 'Justice pour nos filles' a enregistré 446 féminicides dans l'État de Chihuahua, soit un chaque 20 heures. Lourdes Portillo a filmé *Señorita Extraviada* qui raconte la misogynie institutionnelle du gouvernement mexicain. Marisa Systach, splendide auteure du film *Perfume de violetas* est un autre

cinéaste qui parle de la cruauté à l'encontre des femmes au Mexique.

Qu'ont fait les femmes riches et élégantes pour le Mexique ? Que firent les députés et les sénateurs aux émoluments mensuels de 77 745 pesos et 126 800 pesos plus commissions, bonus pour fatigue, pour aliments, déplacements, ponctualité, assistance et heures supplémentaires ?

Des 14 043 élèves post-gradués à l'Université Nationale Autonome du Mexique UNAM, 6 918 étaient des femmes. Silvia Torres, docteure en astronomie, a honoré le Me-

xique lorsqu'elle a été nommée, à partir de 2015, présidente de l'Union astronomique internationale. Helia Bravo de Hollis, née en 1901, a été le pilier de la botanique mexicaine divulguée dans plus de 160 publications, Yoloxochitl Bustamente Diez, docteur en sciences, spécialiste en biochimie, est directrice de Polytechnique. Carmen Aristegui, sortie de l'UNAM, est une grande journaliste. Les balerines Amalia Hernandez et Guillermina Bravo ont créé la danse au Mexique comme l'ont fait les sculpteurs. Agueda Lozano et Helen Escobedo dans leur domaine et les peintres Frida Kahlo et Maria Izquierdo aux côtés de photographes de la taille de Tina Modotti et Lola Alvarez Bravo.

Sur l'ordre du journal communiste *El Machete*, fondé en 1924 par Diego Rivera, David Alfaro Siqueiros, José Clemente Orozco et Xavier Guerrero, Tina a commencé à photographier dans la rue et a essayé de symboliser la lutte sociale. Une photo de 1928 dénommée simplement *Composition* représentant une guitare, un épi de maïs et une cartouchière chargée de balles, est devenue un symbole de la Révolution. Plus tard, Lola Alvarez Bravo aurait dit : « ... Tina a débuté comme photographe de l'élégance : roses, vases, escaliers, fleurs blanches et ensuite s'est occupée des oripeaux des hommes et des femmes du Mexique qui ont recours au pulque dans les bistrots, les indigènes d'Oaxaca avec leur plateau de fruits sur la tête, les hommes qui lisent 'El Machete' ou la femme de l'Isthme de Tehuantepec avec l'enfant sur la hanche. La force de sa conviction m'a impressionné. Elle arrivait à un moment très dur, où d'imposantes figures dans le parti communiste comme Xavier Guerrero, Juan de la Cabaña Laborde et sa femme Concha Michel, José Revueltas

Diego Rivera, étaient très persécutés. Au Mexique, Tina a muri comme lutteuse et a produit un art véritable. »

Personne n'avait créé avant elle un symbole photographique comme celui de la femme avec une cartouchiere à sa ceinture, de l'épi de maïs, de la faucille. Par conséquent, Tina a une place importante dans l'histoire de la photographie au Mexique et peut se considérer comme une des premières photographes mexicaines parce que son influence fut définitive sur ses contemporains et son empreinte perdure encore. Manuel Alvarez Bravo, un de ses successeurs, la reconnaît unique. Manuel m'a raconté qu'il devait se passer plusieurs mois, pour qu'il ait envie de photographier quelque chose dans un pays étranger. C'est arrivé à Tina en Allemagne comme en Russie et pour cela, elle est passée de la photographie à la militance.

Qu'est-ce que c'était que d'être femme dans les années 20 et 30 au Mexique ? Lupe Marin et Antonietta Rivas Mercado, Frida Kahlo, Tina Modotti, Mariz Izquierdo ont été traitées de folles, de déculottées et de lunatiques. Évidemment, toutes ces pionnières ne respectaient pas les convenances. Ce n'était pas convenable de décider de sa propre vie, d'apprendre un métier, de l'exercer de s'intéresser à une expression artistique, de s'agenouiller devant un culte qui ne serait religieux et encore moins de se photographier dénudée à une terrasse à la manière de Nahui Ollin et Tina Modotti.

À l'assassinat de son amant, le leader cubain Antonio Mella, en moins de cinq jours, les journaux ont défait sa réputation et consigné avec solennité que Tina, entre autres déviations, avait celle

de fumer, barbarie, péché sans aucun doute qui dénotait avec ce vice, d'être une femme de rue. La même chose arriva quelques années plus tard à Lola Alvarez Bravo à la secrétairerie de l'Éducation nationale. Un fonctionnaire déclara : « Comment voulez-vous être considérée si vous m'abordez avec un cigare dans la main et me dites que vous venez travailler ainsi ? » Lola a affirmé nettement : « qu'une femme puisse se maintenir seule et être indépendante provoque une horripilation extrême chez les hommes. »



Comment voulez-vous être considérée si vous m'abordez avec un cigare dans la main et me dites que vous venez travailler ainsi ?

Lola a supplié Manuel pour qu'il lui passe la camera : « Laisse-moi prendre une photo » mais Manuel ne concédait pas souvent et l'enfermait dans la chambre noire pour s'occuper des négatifs. Quand Manuel tomba malade et pensa qu'il allait mourir, elle dit à son fils Manuelito : « Nous allons mourir, qu'allons-faire sans ton père ? » Jusqu'à ce que Lola découvrit qu'elle pouvait vivre par ses propres moyens et renaitre de nouveau. Elle fit le portrait de Frida, de Diego, de Maria Izquierdo, de Rufino Tamayo, d'Orozco, de Riviera et des fresques et se rendit compte qu'elle pouvait se confiner dans le montage de photos comme personne ne l'avait fait jusqu'à présent. Ses photos des fresques sont uniques et celle qu'elle fit pour le lobby du théâtre de la Révolution passera à l'histoire. La reporter extraordinaire se détache non seulement dans ses photos mais aussi dans la chronique photographique et dans l'histoire orale du Mexique que j'ai vécue.

Le Mexique a eu la chance de posséder un merveilleux patrimoine photographique et cinématographique que sont les archives Casasola, de la Nation et celles des États de Guanajuato, Puebla et le Pedro Guerra de Yucatan. Salvador Toscano a fait un film que sa fille Carmen organisera et transformera en *Memorias de un Mexicano* qui montre la Révolution en mouvement. Il faudrait signaler qu'aucun pays au monde n'a eu autant de femmes photographes comme le Mexique.

Quand Tina fut expulsée du Mexique, accusée de tentative d'assassinat de Pascual Ortiz Rubio, en 1931, Manuel et Lola Alvarez Bravo héritèrent de son engagement : photographier les fresques de Diego, de Orozco dans les jardins de la secrétairerie de l'Éducation nationale.



« Je suis la femme libre qui est sous l'eau »

Rosario Castellanos, originaire de Chiapas, a incarné la tension et la rencontre de deux cultures. Avec un métissage qui se construit encore, les femmes du sud-est, de Chiapas, ont enduré le racisme et de grandes crises économiques, sociaux, politiques et culturels.

Avec une église catholique très intolérante et des valeurs traditionnelles si excluantes comme le système de gouvernement et une culture politique autoritaire, le chemin des femmes a été très dur parce que quand cela va mal pour les hommes, pour les femmes c'est pire.

Très vite, ont acquis une conscience sociale, les écrivaines de la taille de Rosario Castellanos qui fut professeure d'université, à l'instar

de Gabriela Mistral, et, comme elle, se sont occupées des opprimés des deux sexes.

Rosario Castellanos est évidemment l'écrivaine la plus complète et la plus remarquable au Mexique après sœur Juana Inès de la Cruz. Trois cents ans après la naissance de Sœur Juana, les circonstances ne seront pas plus différentes pour Rosario Castellanos que celles qui ont fait que Sœur Juana Inès de la Cruz ait choisi le couvent des Jeronimas pour pouvoir se dédier à la passion de sa vie : lire et écrire. Née à Comitán, Chiapas, en 1925, Rosario Castellanos très vite s'est élevée contre l'exploitation des indigènes de San Juan Chamula qui marchent furtivement en silence. Blanche, quasi-transparente, avec de grands yeux noirs, Rosario Castellanos sera toujours une fleur de serre avec ses mains et ses pieds très petits et fragiles. Miguel Angel Asturias s'exclamait : « Quelles petites mains de Maya ! »

Chroniqueuse d'un monde d'exploités, Rosario est à son tour exploitée par une société dans laquelle, jusqu'à aujourd'hui, la femme n'est ni protégée ni respectée et est seulement une *esclave du maître*, une *fais de moi selon ta volonté*. Rosario Castellanos ne vit pas la vie, elle la supporte. Tandis que l'homme se valorise, elle connaît la routine, les petits travaux, la renonciation.

Si pour l'homme, l'amour n'est que le moment où l'on devient amoureux, pour la femme, l'amour est l'immanence, le dévouement, le choix d'un mode de vie durable jusqu'à la mort : concevoir des fils et les élever. Pour l'homme, le mariage n'est pas une fin en soi ; la femme demeure dans les cours intérieures, éteint les torches, termine les travaux de la journée. Jeune, elle fait la révérence, danse dans les bals et s'assied à espérer l'arri-

vée du prince. Vieille, elle attend qu'on l'ordonne de se retirer.

Ses deux romans *Balum Canan* et *Oficio de Tinieblas* et ses contes *Cuidad Real* aussi se passent à Comitán sur le thème du célibat et de la honte qui signifie ne pas attraper un homme, est récurrent tout au long de l'œuvre, comme l'est aussi celui de la société très stratifiée, très hiérarchisée dans laquelle les Indiens sont toujours au service des Blancs.

Un matin, à Chiapas, des visiteurs s'étonnaient de voir un paysan avec son faisceau de bois, allant sur le dos de son âne alors que sa femme marchait derrière lui avec sa charge sur les épaules. Quand ils lui demandèrent pourquoi la femme allait à pied, il répondit : « Parce qu'elle n'a pas d'âne ». Rosario arriva très vite à la certitude qu'aucune femme dans son pays ne possédait d'âne par méprise et bien que plus tard elle devait se marier, avoir un enfant, elle raconta à Beatriz Espejo que depuis son enfance elle s'est réfugiée dans la solitude et a su qu'écrire diminuerait cette sensation.

Après des années de vie à la Cour, Sœur Juana choisit le couvent : d'abord les Carmelitas Descalzas, ordre qui était trop rigoureux et, finalement, le Couvent de Saint Jérôme jusqu'à sa mort.

Rosario eut une mort absurde. En essayant de connecter une lampe dans sa maison de Tel Aviv, elle reçut une décharge électrique et mourut seule à bord de l'ambulance qui la conduisait à l'hôpital, sans être vue ni accompagnée de personne. En s'en allant, elle a emporté à jamais sa mémoire, son rire, tout ce qu'elle était, sa manière d'être rivièrnière, d'être radieuse. De grands honneurs lui furent rendus en Israël. Au Mexique, nous

l'avons enterrée sous la pluie ; nous l'avons convertie en parc public, en école, en lecture pour tous ; nous l'avons restituée à la terre. Au fond, Rosario a toujours su qu'elle allait mourir ; elle a tissé le fil de la mort dans presque tous les actes quotidiens et littéraires de sa vie.

Il y avait en elle quelque chose d'insaisissable, une allure rapide, une facilité de passer du rire aux larmes, du corridor à la table d'écriture, un va et vient de ses classes à la faculté de philosophie et lettres à l'Institut Kairos, une urgence, une angoisse qu'elle ressentait nuit et jour. En plusieurs fois elle prévenait qu'elle allait mourir :

*Je ne vais pas mourir de maladie
Ni de vieillesse, d'angoisse ou de
fatigue*

*Je vais mourir d'amour, je vais
m'abandonner*

Dans le giron le plus profond.

*Je n'aurai pas honte de ces mains
vides*

*Ni de cette cellule hermétique qui
s'appelle Rosario.*

*Dans les lèvres du vent il faut
m'appeler*

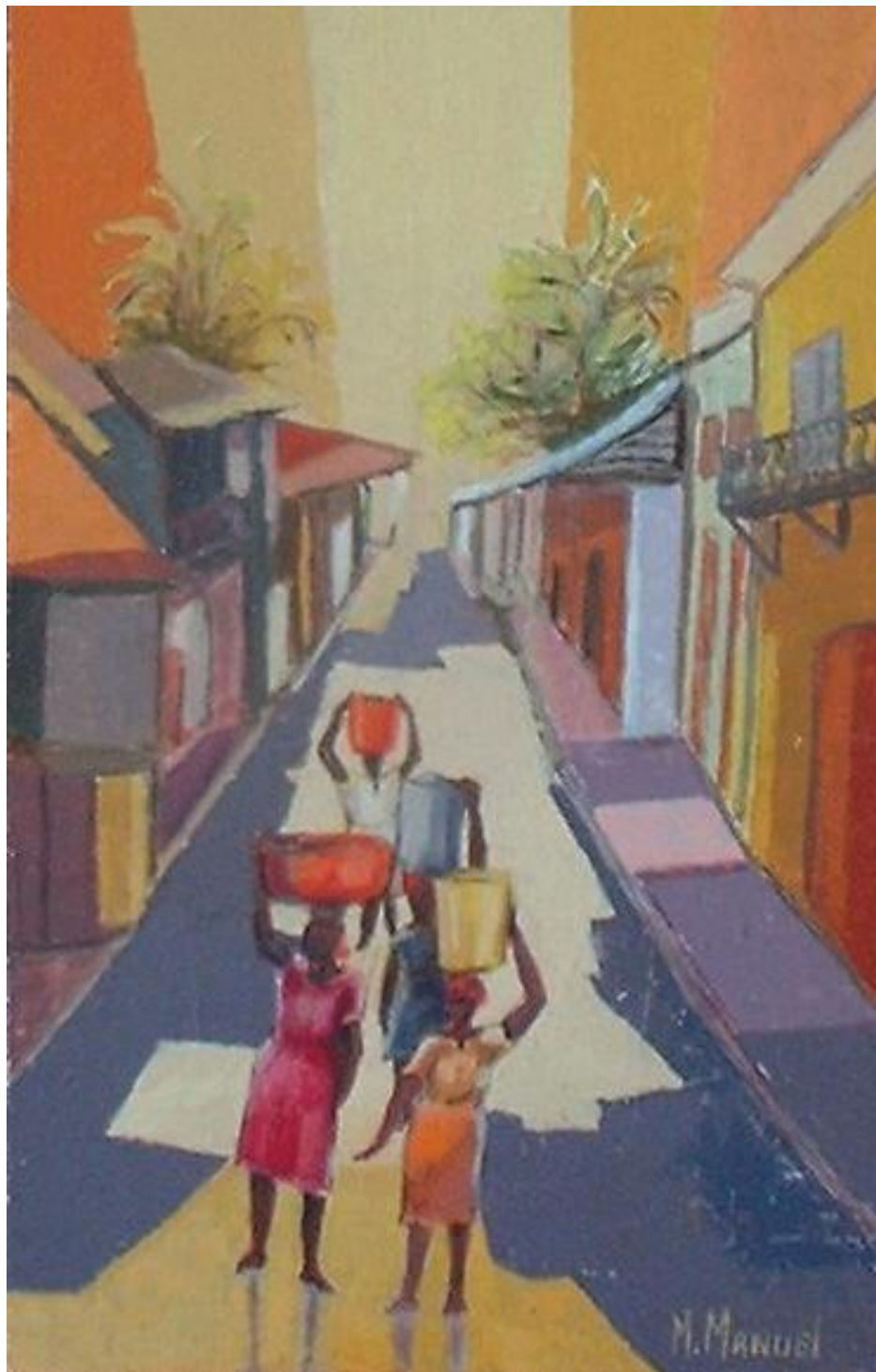
Arbre de plusieurs oiseaux.

Frida a connu la solitude, mais sur toutes les choses, arriva au fond du puits de la douleur physique. Cependant, jamais elle n'est tombée là où est tombée la majorité des femmes : se sentir victime. Au contraire, elle a peint. Si elle s'est peinte elle-même en plusieurs fois, c'est parce que son immobilité l'a transformée en son propre modèle et ses autoportraits nous racontent son histoire et ses états d'âme. Amputée d'un pied quelques mois avant sa mort, elle écrivait : « Pieds pourquoi les vouloir si j'ai des ailes pour voler » mais elle a aussi noté dans son journal : « J'espère une joyeuse sortie —et espère ne jamais revenir. »

Luis Cardoza et Aragon l'ont fort dit : « Diego et Frida étaient le paysage spirituel de Mexico, quelque chose comme le Popocatépetl et le Ixtacihuatl dans la Vallée de Anahuac. »

Maria Sabina, originaire de Oaxaca, qui mourut il y a quelques années, a attiré à son humble maison à Huautla de Jiménez d'Oaxaca, les savants comme Gordon Wasson et Roger Heim qui, à la faveur de la cérémonie de l'hallucination des champignons, ont cultivé des espèces variées et ont fait une nouvelle découverte pour la science en livrant notre matière première au docteur Alberto Hofmann à Bâle, en Suisse. Hofmann n'est moins que le découvreur du LSD. Dans la cérémonie des champignons avec Maria Sabina, les champignons amers furent mélangés avec le chocolat. Le champignon mâle et le champignon femelle, la petite paire des enfants saints, les petites personnes, comme elle les nommait, ont donné la connaissance et ont fait entonner des chansons d'une philosophie de vie, de thérapie et de transformation qui ressemblent beaucoup à ce que ressentent les femmes quand nous sommes jeunes et que personne, ni la famille, ni le mari, ni la société n'ont pu publier cette force explosive avec laquelle nous nous réveillons et que nous sortons à marcher le jour avant que les formes nous emprisonnent, non, non, non, non, non, toi non, ne fais pas, ne dis pas, non, que te diront-ils, n'essaie pas, ne regrette pas, non conforme-toi avant de pouvoir nous comparer avec Maria Sabina et répéter après elle : « Je suis la femme libre qui est sous l'eau » et de chantonner avec elle la main dans sa main :

*Parce que je suis l'eau qui regarde
Parce que je suis la femme savante en médecine
Parce que je suis la femme herboriste*



Michèle MANUEL, *Rue de Jacmel*

*Parce que je suis la femme de la brise
Parce que je suis la femme de la rosée
Je viens avec mes treize colibris
Je suis femme qui regarde jusqu'au fond
Je suis la femme qui regarde au fond
Je suis la femme qui regarde au fond
Je suis femme de lumière
Je suis la femme lumière*

*Je suis femme de jour
Je suis femme de tonnerre
Je suis femme Christ
Je suis femme de Jésus-Christ
Je suis femme grande étoile
Je suis femme croix étoilée
Je suis femme lune*

Merci beaucoup d'avoir écouté.